

— Tu as bien fait. A présent, voyons ton plan, tu dois en avoir un ?

— Certes !

— Je t'avoue que je marche un peu en aveugle, tout cela me tourbillonne dans la tête sans que j'y comprenne goutte.

— Soit, je l'admets, mon bon Jacques, donc je m'explique.

— Entre nous, cela me fait plaisir, car, du diable, si j'y comprends un traître mot.

— Je le crois bien ; mais n'aie pas peur, tu vas comprendre.

— Bon ! j'écoute.

— Ce plan est simple et clair comme tout ce que je t'ai dit.

— Peste ! nous allons en voir de belles, alors, madame la diplomate ; pour un peu, mignonne, jote croirais aussi habile que ce fameux Richelieu que tu vantes si fort.

— Tu railles, Jacques, mon bon frère, et tu as tort ; je m'occupe si peu de politique...

— Cela se voit du reste ; que serait-ce, sang-Dieu, si tu t'en occupais beaucoup ?

— Encore ?

— Non, j'ai fini, mignonne. Continue, me voilà sérieux.

— Notre plan, le voici : Brouiller le roi avec la reine tout en restant bien avec les deux ; laisser venir, ne frapper qu'à coup sûr, mais de façon expéditive ; exciter sous main la guerre avec les Huguenots, afin de devenir indispensables ; travailler le parti de telle sorte que les chefs ne s'entendent plus entre eux, que les soldats ne sachent plus à qui obéir.

— Tout cela est fort bien, petite sœur, mais qu'avons-nous à y voir, nous, chétifs, et que pouvons-nous y faire ?

— Frère Jacques, mon ami, dit-elle en riant de tout son cœur, vous venez, sans vous en douter probablement, de laisser échapper le véritable mot de la situation.

— Comment cela, charmant démon ?

— Mon Dieu ! de la façon la plus naïve du monde. Chétifs, dit-tu ? oui, en effet, chétifs, nous sommes, et, par cela même, d'autant plus redoutables. Qui se méfie de nous, s'il te plaît ?

— Personne, assurément.

— Donc, voilà où git notre force ; nous faisons un travail de taupes, que nul ne soupçonne, et, par cela même, plus terrible.

— Diane, sur ma foi de gentilhomme, tu me fais peur !

— Enfant ! répondit-elle avec un sourire dédaigneux. Et tu te dis un homme ? Tu ne sais rien encore.

— Comment, je ne sais rien ?

— Mais non.

— Épargne-moi, chère petite ; je ne suis pas accoutumé à de si rudes assauts ; j'ai la tête grosse comme une tour, le sang aux oreilles. Sang-Dieu ! est-ce donc cela que l'on nomme la politique ?

— Tu t'effrayes à tort, mon Jacques. Je suis bonne princesse ; si tu veux te retirer, il en est temps encore.

— Non, ma foi ! A parole de gentilhomme, nul recours ! Ce qui est dit est dit ; je n'en démordrai pas ; mais je serai riche, n'est-ce pas, mignonne ?

— Ou mort... oui, frère,

— Peu importe ! la vie n'est rien ; la richesse est tout. Je suis à toi corps et âme, sang-Dieu ! dussé-je vingt fois y laisser ma peau : l'affaire est trop tentante.

— Allons, je te reconnais ; amoureux du danger comme toujours.

— Et de l'or, mignonne, et de l'or, n'oublions pas cela.

— Voici la chose en deux mots : A côté du chef principal, du roi des huguenots, du duc de Rohan, enfin ; il est d'autres hommes qui jouissent dans le parti d'une influence qui, pour être secondaire, n'en a pas moins cependant une importance immense par leurs antécédents, par leurs noms, et surtout par leurs fortunes.

— C'est vrai, j'en connais plusieurs.

— Il ne s'agit pas de ceux-là.

— Je ne les ai pas nommés !

— Laisse-moi parler, je te prie...

— Je m'incline, monsieur le président.

— Mauvais plaisant, fit-elle en le menaçant du doigt, parlerai-je ?

— J'écoute.

— Parmi ces chefs secondaires il en est un qui, en ce moment, un peu malgré lui je dois l'avouer, joue un rôle important, c'est le comte Olivier du Luc.

— Le comte du Luc ! s'écria-t-il avec surprise.

— Lui-même.

— Comment ! cet homme si amoureux de sa femme, qu'il s'est confiné dans son château, en faisant le serment que jamais il se mêlerait de politique !

— Oui.

— C'est étrange !

— Tout est étrange dans ce qui se passe aujourd'hui autour de nous, mon frère.

— C'est vrai, sang-Dieu ! Je commence à le croire.

— Le comte du Luc est un des députés choisis par les Huguenots pour présenter au nom du parti des remontrances à la reine-mère.

— Tiens, tiens, tiens ! il commence bien, il me semble ?

— Cela t'étonne, frère ? Eh ! le comte du Luc est, comme les chevaux rétifs, quand il s'y met, il tire à plein collier, au risque de tuer le reste de l'attelage.

— Bien, après ? j'entrevois quelque chose.

— Quoi ?

— Te le dirais-je ?

— Puisque je te le demande.

— Il s'agit d'en faire un espion de Richelieu ?

— Pas tout à fait, mais un ennemi de Rohan ; avec ton aide, je m'en charge.

— Voyons cela ; l'affaire ne me paraît pas facile ?

— Plus que tu ne le crois.

— Hum ! Rohan est le dieu de ces gens-là ; ils ne jurent que par lui.

— C'est possible ; mais toi, si fin duelliste, tu dois savoir une chose ?

— Laquelle ?

— C'est qu'il n'y a pas de coups sans parade.

— En effet, mais là je n'en vois aucune.

— Tu es un niais, Jacques.

— Je l'admets, mignonne, mais ceci n'est pas une réponse.

— La parade, ici, se nomme Jeanne du Luc.

— Je ne comprends plus !

— Tu as l'esprit bien obtus, ce matin ?

— Que veux-tu, j'ai mal dormi ; je ne demande qu'à comprendre.

— Olivier du Luc est amoureux fou de sa femme.

— Sang-Dieu ! elle en vaut bien la peine.

— Une blonde fadasse !